



Aide à la prédication
2 avril 2021
Vendredi saint
Esaïe 52, 13-15 53, 1-12

Jean-Mathieu Thallinger,
Mulhouse-Saint-Marc

Vous avez dit "bonne nouvelle" ?

Ces dernières semaines, nos héros bibliques ont bien « dégusté » ! Dimanche dernier, nous étions témoins des gémissements de Job : « *Je n'ai plus que la peau et les os et je suis presque mort* » (Job 19, 20). Il ajoutait : « *Oui, la main de Dieu m'a frappé !* » (19, 21). Aujourd'hui, c'est le tour du mystérieux serviteur souffrant d'Esaïe 52 et 53, décrit « *comme un agneau traîné à l'abattoir* » que « *le Seigneur a voulu broyer par la souffrance* ». Enfin, le récit d'évangile proposé pour ce même jour (Jean 19, 16-30) n'adoucit pas le tableau : "*Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est accompli ». Et, baissant la tête, il rendit l'esprit*" (verset 30).

Comme choix de carte postale, on a fait plus aguicheur. Pourtant ces récits ont été placés au faîte des deux Testaments. La croix deviendra l'emblème universel du christianisme, le 4^e chant du serviteur d'Esaïe 52/53 sera honoré de qualificatifs parmi les plus ronflants du corpus biblique : « 5^{ème} Evangile », « Sommet inaccessible », « Sommet du Premier Testament », « ébloui par sa grandeur je suis incapable de l'expliquer vraiment ».

Qu'est-ce qui nous touche si fort dans ces récits de personnes en proie à des souffrances insensées ? On pourrait se poser la même question, et ce sera peut-être un début de réponse, à propos de quelques tableaux qui figurent au panthéon des œuvres d'art comme « Le cri », d'Edvard Munch

ou « Guernica » de Pablo Picasso. L'une comme l'autre tout à la fois nous mettent mal à l'aise et nous interpellent.

Qui est-il ?

Anonyme il est, anonyme il demeurera pour toujours, *le serviteur souffrant*. Tous les exégètes y sont allés de leurs hypothèses, sans qu'aucun jamais n'emporte l'assentiment de tous. Certainement est-ce bien ainsi.

Certains y auront vu la description d'un *personnage biblique* : Job, le roi Ézéchias, Elie, Esaïe lui-même ou l'auteur nommé Deutéro-Esaïe qui aurait rédigé les chapitres 40 à 55 en temps et lieux d'exil à Babylone. Pour d'autres, il serait l'allégorie d'une *figure collective* : le peuple d'Israël traversant les épreuves : l'esclavage en Égypte, l'exil à Babylone et dans des lectures modernes, il sera lu comme la préfiguration d'Auschwitz. Les chrétiens, de leur côté, y reconnaîtront *Jésus crucifié*. Le livre d'Esaïe sera d'ailleurs le livre de l'Ancien Testament le plus cité dans les Évangiles. Jésus lui-même s'identifiera au serviteur souffrant citant explicitement Esaïe 53, 12 (d'après Luc 22, 37 et synoptiques) : « Ainsi fut accompli ce que dit l'Écriture : **Il a été mis au nombre des malfaiteurs** ». Cette identification sera confirmée dans le livre des Actes, par l'épisode de la rencontre de Philippe avec l'eunuque éthiopien en train de lire Esaïe 53, 7-8. Philippe interprètera pour lui le chant du serviteur comme évoquant « la bonne nouvelle de Jésus » (Actes 8, 32-35).

Faut-il trancher ? Qu'importe de savoir (et comment le savoir) quelle était l'intention ou la vision de l'auteur initial. Annonçait-il, tel Nostradamus, la crucifixion du Messie des chrétiens ou la Shoah ? Ou est-ce que les premiers chrétiens auraient arrangé l'histoire de Jésus pour la faire correspondre au prototype du Messie décrit par Esaïe pour se faire une place dans l'histoire du salut voire pour se l'approprier ?

Les textes peuvent se montrer plus grands que leurs auteurs et ne plus leur appartenir. C'est alors qu'ils deviennent « Parole de Dieu », lorsqu'ils se mettent à se faire l'écho de l'universel de la condition humaine et du particulier de nos lectures personnelles.

C'est ainsi que l'impressionnante réception de ce texte à toutes les époques, pour les juifs comme pour les chrétiens, a fait de lui un patrimoine universel. Ce serviteur « sans nom », et sans figure (défiguré même), a pu prendre tout nom et toute figure de l'innocence condamnée.

Ne cachez pas cette souffrance que je ne saurais voir

Une question qui ne manquera pas de se poser : et Dieu dans tout cela ? Est-ce lui qui veut la souffrance de l'innocent ? Comme nous le remarquons au début de ces lignes : l'auteur du livre de Job le pensait, l'auteur du livre d'Ésaïe le pensait également. Même Jésus envisagera la responsabilité au moins partielle de Dieu pour « non-assistance à personne en danger » en criant vers lui : « pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

La toute-puissance de Dieu ne serait-elle pas assez puissante pour empêcher les méfaits des méchants mais suffisamment puissante pour s'en prendre aux innocents et permettre leur souffrance ? Si nous en restons aux textes pris littéralement, c'est un Dieu sadique et pervers qui en émerge ; qui s'en prendrait aux faibles pour épargner les forts. Si nous nous en tenions là, il vaudrait mieux que je pose mon clavier et que vous cessiez de me lire pour aller ensemble nous convertir au réalisme dont les démiurges extra-terrestres seraient de meilleure compagnie que ce Dieu engoncé dans la lettre du texte de la Bible. Ce serait cependant oublier que la Bible n'est pas Parole de Dieu en tant que telle, mais un corpus de paroles de croyants sur Dieu, et surtout de questions de croyants sur Dieu. Ceux-ci ont la foi chevillée au corps autant dans leurs louanges que dans leurs questions, leurs doutes et leurs interpellations portées à Dieu.

Ainsi que le narre puissamment cette histoire rapportée par Yossel Rakover ("Yossel Rakover s'adresse à Dieu" est un court récit de l'écrivain Zvi Kolitz). Celui-ci met en scène Yossel Rakover, un juif écrivant une lettre à Dieu depuis le ghetto de Varsovie quelques instants avant d'être saisi par la milice. On trouvera aisément le livre sur internet, il peut être lu intégralement ici <http://k00ls.overblog.com/2013/11/yossel-rakover-s-adresse-a-dieu.html>) :

Mon rabbi m'a maintes fois raconté l'histoire d'un Juif qui, avec sa femme et leur enfant, avait fui l'Inquisition espagnole. Il avait pris la mer à bord d'un petit bateau, et réussi malgré la tempête à gagner un îlot rocailleux. Là, un éclair foudroya la femme. Puis, une tornade emporta l'enfant dans les flots. Seul, malheureux comme les pierres, en loques et pieds nus, fouetté par le vent, épouvanté par le tonnerre et les éclairs, échevelé et les mains levées vers le ciel, le Juif a poursuivi son chemin sur le roc désolé et s'est adressé à Dieu :

"Dieu d'Israël, dit-il, j'ai fui jusqu'ici pour pouvoir Te servir librement, pour observer Tes commandements et sanctifier Ton nom. Mais Toi, Tu fais tout pour m'empêcher de croire en Toi. Cependant, si Tu penses réussir à me détourner du droit chemin par ces épreuves, je Te crie, mon Dieu et Dieu de mes ancêtres : Tu en seras pour Ta peine. Tu as beau m'offenser, me fustiger, tu as beau m'enlever ce que j'ai de plus cher et de plus précieux au monde, me torturer à mort - je croirai toujours en Toi. Je T'aimerai toujours, toujours - Envers et contre Toi ! "

Et ce sont aussi les dernières paroles que je T'adresse, ô mon Dieu en courroux : cela ne Te servira à rien ! Tu as tout fait pour me faire douter de Toi, pour que je ne croie pas en Toi. Mais je meurs exactement comme j'ai vécu, avec une foi sans faille.

Comme Job, comme Jésus, au moment de l'ultime souffrance, Yossel Rakover ne se détourne pas de Dieu mais l'interpelle. La question de la souffrance du juste opposée à la bonne fortune du méchant traverse la Bible. Depuis Pharaon, dont il est dit que le cœur fut endurci par Dieu, en passant par le constat placide fait par Jésus « que Dieu fait lever son soleil pareillement sur les bons comme sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (Matthieu 5).

Mais c'est en cela que la Bible peut être comprise comme parole de vérité. Non pas parce qu'elle décrirait objectivement Dieu, apporterait la preuve de son existence, une éthique claire s'imposant à tous, mais parce qu'elle se présente comme honnête jusque dans ses contradictions (l'impuissance du Dieu dit tout-puissant devant le mal qui semble hors de son contrôle), jusque dans le fait qu'elle puisse mettre en cause en son sein Dieu lui-même (pourquoi nous as-tu abandonnés ? lui demandent Job, Jésus, le serviteur souffrant, ainsi que le Psaume 22). Souffrances et injustices ne sont pas dissimulées sous le tapis, ou noyées dans de belles promesses chantantes, mais sont exposées devant tous et devant Dieu.

Comme Munch et Picasso, la Bible est le lieu où peut s'exprimer le droit des victimes. C'est une des hypothèses décelées par René Girard distinguant la Bible d'autres corpus religieux ou mythologiques « Le gouffre qui sépare les mythes de la Bible est là : au lieu de répéter que la victime est coupable et les persécuteurs innocents, la Bible et les Évangiles proclament que la victime est innocente et les persécuteurs coupables ».

Même si les coupables semblent l'emporter un temps, si le mal semble encore exercer son emprise, ce dernier est d'ores et déjà délégitimé et, dans la Bible, la parole n'est donnée qu'aux victimes. On pourrait dire que la Bible est le livre du cri des victimes, ou parler de son option préférentielle pour les victimes.

Cette option préférentielle ouvre d'ailleurs notre texte. En effet, avant de développer les souffrances qui seront siennes, on annonce le droit et la réhabilitation du serviteur : « Voici que mon Serviteur réussira, il sera haut placé, élevé, exalté à l'extrême » (52,13). Nous ne sommes donc pas dans un thriller à l'issue haletante, mais dans un scénario à la « Columbo », où la victime dès le début est assurée d'obtenir justice.

La justice n'est pas la vengeance

Cela ne nous fait-il pas une belle jambe ? Ne demeurons-nous pas insatisfaits ? Les victimes ont la parole soit, mais qu'en est-il de la punition des bourreaux, de leur mise hors d'état de nuire ? Qu'en est-il de l'intervention décisive, concrète de Dieu ? Quand établira-t-il un tribunal doté d'une capacité exécutive de trier le bon grain de l'ivraie ?

Cette perspective n'est pas celle du Serviteur souffrant. Brutalisé, il ne brutalise pas. Moqué, il garde le silence. Il souffre mais ne demande pas que ses bourreaux souffrent à leur tour. La responsabilité de la souffrance est collective. Le texte résiste à une division simpliste et essentialiste du monde entre bons et méchants.

Nous ne savons pas pourquoi le serviteur souffre, sinon de ce qui est identifié comme le péché collectif de l'humanité : « déshonoré à cause de nos révoltes, broyé à cause de nos perversités ». De la même manière que Job ne connaissait ni ne comprenait la cause de sa déchéance. La Bible résiste à la tentation de remettre entre nos mains le discernement entre le bien et le mal, qui, dès les premières pages, nous est dit inaccessible. Car il arrive que la victime devienne à son tour bourreau, ou que victime et bourreau partagent les places sans qu'il soit possible de les discerner.

Si une protestation est émise contre toute souffrance, contre toute violence, elle ne se mue pas en vengeance. Elle déconnecte également les paires mérite/récompense, méfaits/punition. La souffrance n'est une conséquence karmique de nos fautes, une vie insouciance n'est pas la récompense de nos œuvres. Dieu ne mange pas de ce pain rassis-là. Et cela figerait le monde et reviendrait à nous déresponsabiliser individuellement. Pensons encore à la parole de pardon de Jésus : "Pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font" (Luc 23, 34).

« Vivre ensemble comme des frères plutôt que de mourir comme des idiots »

La citation-titre est de Martin Luther King. Nous pourrions l'entendre comme un refus de tout séparatisme, ou comme la conviction que nous n'abandonnerons personne en route.

Lorsque Jésus dira « *Vous avez appris qu'il a été dit : oeil pour oeil, et dent pour dent. Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre* », il refuse que la violence soit la solution à la violence. « *Œil pour œil et le monde finira aveugle* » ajoutera Gandhi. René Girard complètera : « l'évacuation de la violence par la violence est un mensonge ». Et le Psaume 130 d'expliquer : « si la justice de Dieu devait s'exercer, aucun de nous n'y subsisterait ».

Ce monde est évidemment perfectible, mais pour reprendre le titre d'un opuscule cosigné par Boris Cyrulnik et Tzvetan Todorov : « *La tentation du Bien est beaucoup plus dangereuse que celle du Mal* ».

Un monde duquel nous prétendrions extirper tout mal, que nous voudrions purifier de tout mal ou de tout péché deviendrait bien vite insupportable. Son niveau d'exigence et de sensibilité ne ferait qu'augmenter. Nous le constatons peut-être actuellement dans la compétition victimaire qui se développe en tous sens, dans les excès de ce que l'on nomme la « *cancel culture* », dans sa tentative de purifier l'histoire de tous ses méfaits. On perçoit de plus en plus qu'à ce jeu de dangereux, personne ne pourra être épargné.

Si la parole des victimes doit être entendue, celle des bourreaux délégitimée, le risque est de céder à la recherche et à la désignation obsessionnelle de coupables.

La ligne de crête est délicate entre défense et protection des victimes et tentation de la vengeance.

Peut-être que le chant du serviteur souffrant pourrait nous inspirer que les souffrances subies sont souvent les fautes collectives d'une société qui ne les a longtemps pas vues ou qui a préféré les ignorer, et que c'est d'abord collectivement qu'elle pourra se transformer et faire droit à plus de justice plutôt que dans la stigmatisation de quelques-uns.

Collectivement et non les uns contre les autres.